

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 15 (2010)

Artikel: Photographier l'initiation abakuá : secret et mise en scène

Autor: Morel-Baró, Géraldine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

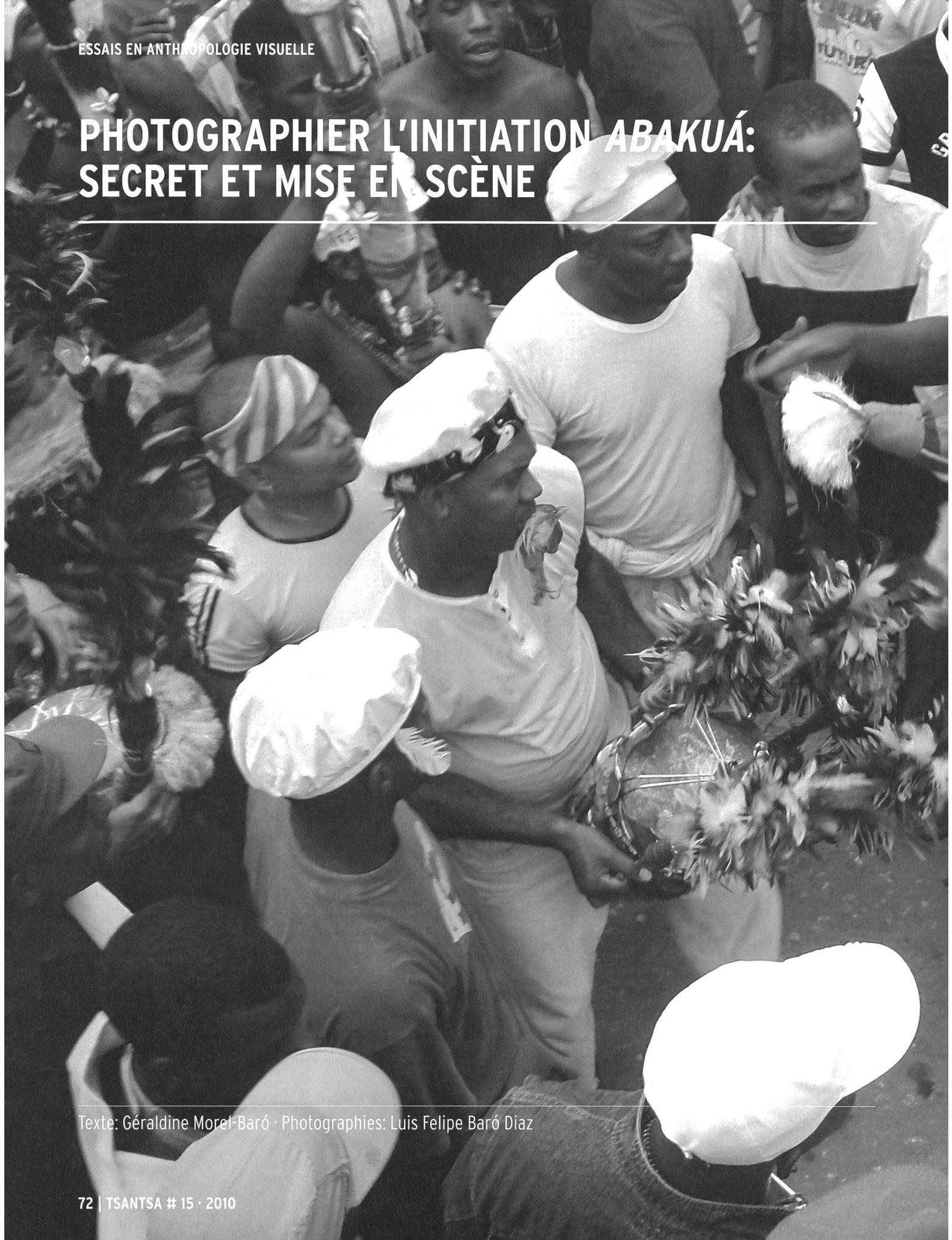
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PHOTOGRAPHER L'INITIATION ABAKUÁ: SECRET ET MISE EN SCÈNE

Texte: Géraldine Morel-Baró · Photographies: Luis Felipe Baró Diaz





En décembre 2006, j'ai, pour la première fois, pu assister à une cérémonie initiatique de la société secrète masculine *abakuá*¹ dans le quartier populaire des Pocitos de Marianao à la Havane. Jusqu'alors, j'avais travaillé sur des documents d'archives au domicile d'un initié et j'avais procédé à divers entretiens sur le sujet mais sans avoir l'occasion d'aborder *in situ* les grands rassemblements que constituent les rituels initiatiques dans leur partie publique. Avant de me rendre au *plante*² de la «puissance»³ Efi Erukanko, j'avais auparavant dû écouter les mises en garde et nombreuses tentatives de découragement de la part de mes principaux interlocuteurs de l'époque, eux-mêmes initiés. Il est vrai que je cumulais les signes distinctifs d'altérité: femme, blanche et étrangère dans un milieu social où la représentation de soi se base sur une hypermasculinité revendiquée, une origine des pratiques remontant à l'esclavage et un ancrage local si puissant que, jusqu'à aujourd'hui, la société secrète *abakuá* est le seul culte afro-cubain qui ne se pratique pas hors de la Havane, Matanzas et Cárdenas, soit à l'ouest de l'île de Cuba. A travers cet article et ses illustrations, je souhaite donner corps non pas à l'institution de manière anonyme, ainsi que l'ont fait la plupart des chercheurs jusqu'à maintenant, mais aux individus qui constituent la religion *abakuá*. Au-delà de la pratique rituelle en soi, les logiques des uns et des autres créent un univers de sens qui est propre aux patios des temples *abakuás* dont les photos donnent un aperçu.

Apparue en 1836 dans le port de Regla en face de la baie de la Havane, l'institution *abakuá* regroupe dans ses rangs des hommes réputés téméraires dont l'initiation consacre une virilité exacerbée⁴ et permet d'acquérir un capital symbolique nécessaire à la construction d'une réputation au sein du milieu urbain havanais. Il s'agit avant tout de mobiliser des référents identitaires dont la masculinité est l'étalon valeur: attitude de défi et riposte violente à tout type d'affront, nombreuses conquêtes féminines, solidarité inconditionnelle envers les autres initiés. Association de secours mutuel ou encore «maçonnerie noire» selon les termes de l'an-

thropologue cubain Fernando Ortiz (1975), la confrérie *abakuá* s'auto-définit comme secrète. Le secret englobe non seulement les pratiques rituelles inaccessibles aux non-initiés mais aussi la projection sociale de l'*abakuá*⁵ dont la loi du silence est une composante majeure en ce qui concerne les activités illégales des membres, qu'il s'agisse de contrebande, de menus larcins ou de mise en danger de la vie d'autrui.

L'initiation *abakuá* fait partie de ces rites afro-cubains dont l'esthétique a été réinterprétée par de nombreux artistes (musiciens, danseurs et peintres) qui ont fini par l'intégrer au patrimoine culturel national, malgré une méconnaissance généralisée des tenants et aboutissants de cette cérémonie. Il s'agit d'un pic dans la carrière religieuse de l'adepte puisque ce jour couronne une année d'enquête sur les antécédents des candidats et leur capacité à incarner l'idéal viril véhiculé par la société secrète. Ainsi, les yeux bandés et le corps marqué de tracés à la craie (photo 1), le néophyte est purifié et malmené par l'*íreme* Eribangando (photos 2 et 3), personnage masqué qui assure l'intermédiaire avec l'au-delà. Guidé par ses pairs (photo 4), il pénétrera ensuite dans le *fambá*, la chambre secrète (photo 6), où son destin se liera à tout jamais à celui d'Ekue, le tambour sacré, pour en ressortir, une demi-journée plus tard, euphorique et fier de ce nouveau statut, *ecobio* (frère) à son tour de ceux qui l'ont précédé sur cette voie (photo 7). Les enjeux des initiations sont loin d'être uniquement de valeur religieuse. Un postulant éconduit verrait son honneur irrémédiablement sali et seul le sang pourrait laver cet affront. Lors du *plante* d'Efi Erukanko, par exemple, des coups de feu furent échangés à cause d'un conflit portant sur l'acceptation de l'un des candidats dont la virilité et en l'occurrence l'hétérosexualité furent mis en doute. Le *plante* représente alors un rite d'intensification qui permet d'évaluer et de confirmer sa propre masculinité en la confrontant à celle des autres adeptes dans un premier temps, puis aux membres du milieu havanais et enfin aux autres hommes en général. Les interactions des diverses individualités (photo

¹ J'utiliserai tour à tour les termes de société secrète, institution, culte, religion, association ou encore confrérie qui sont autant de référents mobilisés par les acteurs sociaux eux-mêmes pour définir leur affiliation religieuse.

² Cérémonie initiatique *abakuá*.

³ Nom donné aux sous-groupes *abakuás*, appelés aussi «jeux».

⁴ Les règlements écrits préconisent qu'il faut être bon père, bon fils, bon frère, bon ami alors que les conditions tacites d'admission consacrent «des hommes, des vrais», donc sans soupçon de relation homosexuelle, sans preuves de lâcheté ou de délation.

⁵ Jusqu'au début du XX^e siècle, les adeptes cachaient leur affiliation religieuse en raison des persécutions dont ils étaient l'objet. Actuellement, le fait d'être initié est au contraire clairement revendiqué et exprimé avec fierté.

de titre) en mouvement contribuent à la mise en scène d'une sociabilité masculine qui s'épanouit pleinement dans les cours des temples *abakuás*, le tout dans une ambiance exaltée et bien arrosée.

Quelle stratégie adopter dès lors pour pouvoir effectuer un travail de terrain dans ce contexte? Comment gommer l'incongruité de ma présence et assister à ce que Fernando Ortiz (1950) a qualifié de drame éleusien⁶ en raison de la beauté surprenante de ce rituel? Il me fallait impérativement un accompagnant déjà habitué à ce type d'espace pour m'introduire sans encombre aux fêtes *abakuás*. Je me suis donc présentée aux portes des patios accompagnée de mon mari, cubain, ami de nombreux *abakuás* et surtout rompu aux modes de présentation du soi en vigueur au sein du milieu populaire havanais. Le respect dû aux épouses d'un pair, ainsi que le protectorat des amis de mon compagnon, étaient des gages de pouvoir assister sans problème au rituel en cours. Ainsi, je devenais l'accompagnatrice curieuse et inoffensive qui s'asseyait dans un coin sans que, finalement, on ne lui prête une plus grande attention. Puisque ma recherche porte surtout sur la projection sociale de l'*abakuá* et sur la représentation de la masculinité que ce culte induit, j'avais alors tout le loisir d'écouter les échanges verbaux entre participants et d'assister aux diverses interactions sociales qui s'y déroulaient pendant que Felipe, mon mari, prenait des photos en toute liberté, puisqu'il était l'ami d'un ou de plusieurs initiés. La prise d'images fut assez aisée et surtout facilitée par les amis *abakuás* de mon conjoint qui écartaient la foule pour avantager l'angle de vue ou encore le conseillaient sur le déroulement des séquences religieuses. De plus, pour certains adeptes, prendre la pose face à un appareil photo permettait de revendiquer de manière encore plus ostentatoire une attitude virile et une fierté d'être *abakuá* «envers et contre tout» (photo 8). Il est évident que la publication de ces images ne saurait faire l'unanimité parmi les initiés, non en raison de leur contenu, somme toute public, mais plutôt dans la perspective d'une rétribution financière hypothétique et d'une autorisation du collectif. Je n'estime cependant pas agir de manière malhonnête puisqu'aucune condition n'avait été posée à la prise de vue et qu'elle s'est effectuée librement et au vu de tous.

Actuellement et à ma connaissance, il existe très peu de photos publiées de ce rituel dans sa partie publique. C'est pourquoi cette série de clichés réalisés aux Pocitos

de Marianao le 10 décembre 2006 permet d'illustrer les descriptions ethnographiques (voir Cabrera 1958) qui ont été produites sur cette société secrète. *Líreme* ou *diablito*, le petit diable (photo 9), est le personnage le plus populaire de ce rituel mais seul un petit nombre de Cubains a eu l'occasion d'observer *in vivo* la danse rituelle de ces personnages masqués qui symbolisent les ancêtres défunts. L'iconographie de cette entité a été folklorisée dans des spectacles pour touristes ou sur des cartes postales. Ainsi, cette série d'images ancre ce culte dans une réalité sociale et témoigne de la vivacité de cette religion surtout parmi les jeunes au sortir de l'adolescence. Ces photographies tentent de restituer une actualité des pratiques en donnant corps à l'effervescence des initiés et à l'émotion suscitée par le rituel.

Malgré mon statut de femme et d'étrangère, je n'ai jamais rencontré le moindre problème sur le terrain et j'ai bénéficié de l'immunité que me conférait mon statut d'épouse d'un membre du milieu. Ces photographies sont révélatrices de l'atmosphère survoltée qui entoure les *plantas* car le photographe avait intégré les codes de conduite de l'*ambiente*⁷ havanais mais aussi le déroulement des séquences rituelles et leur théâtralité. Au final, l'image ne rend pas compte du fond sonore qui anime les patios *abakuás*, du mugissement sourd du tambour sacré, des éclats de voix et autres altercations. Elle permet cependant de donner un visage aux «hommes sans peur», aux «hommes léopards» ou encore aux «caïds téméraires» qui peuplent l'imaginaire des anthropologues et de certaines élites de la population cubaine.

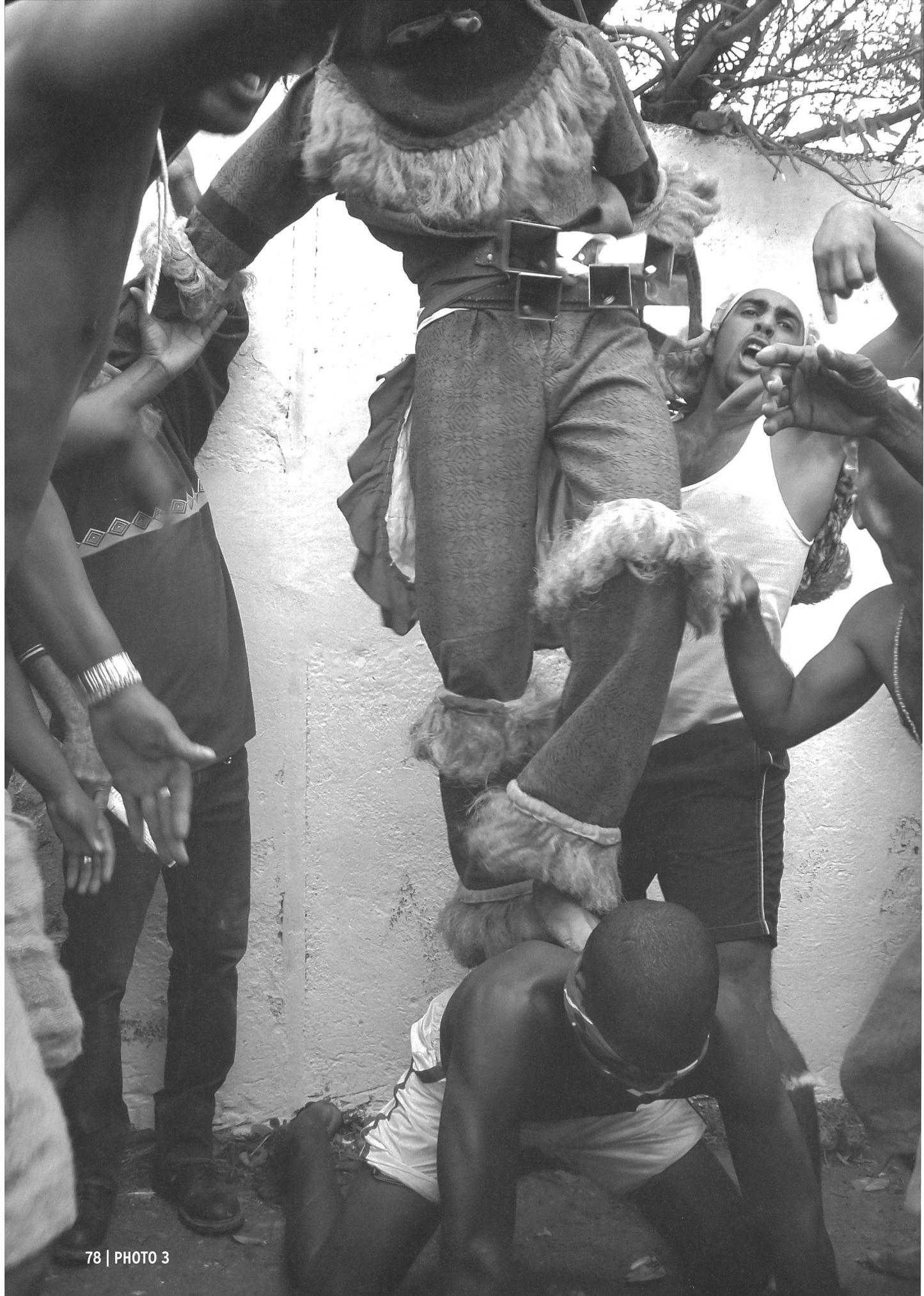
Stigmatisés dans un premier temps, au vu de leur origine sociale et de leur couleur de peau, les *abakuás* entretiennent des rapports ambigus avec le pouvoir étatique. Des études se sont déjà penchées sur le rôle de cette institution (Brown 2003; Miller 2009) dans l'Histoire de Cuba avec un grand H. Par ces prises de vue, je souhaite montrer à quel point cette confrérie est importante dans l'histoire personnelle des individus, celle qui s'écrit avec un petit h ou, comme le dit si justement Deschamps-Chapeaux (1974), dans «l'histoire des gens sans histoire». C'est en photographiant des personnes en mouvement et en situation que ces clichés font sens puisqu'ils ne se contentent pas d'imager des séquences rituelles, certes très esthétiques, mais qu'ils veulent illustrer des tensions, des émotions, des interactions. L'histoire n'est plus celle de l'institution

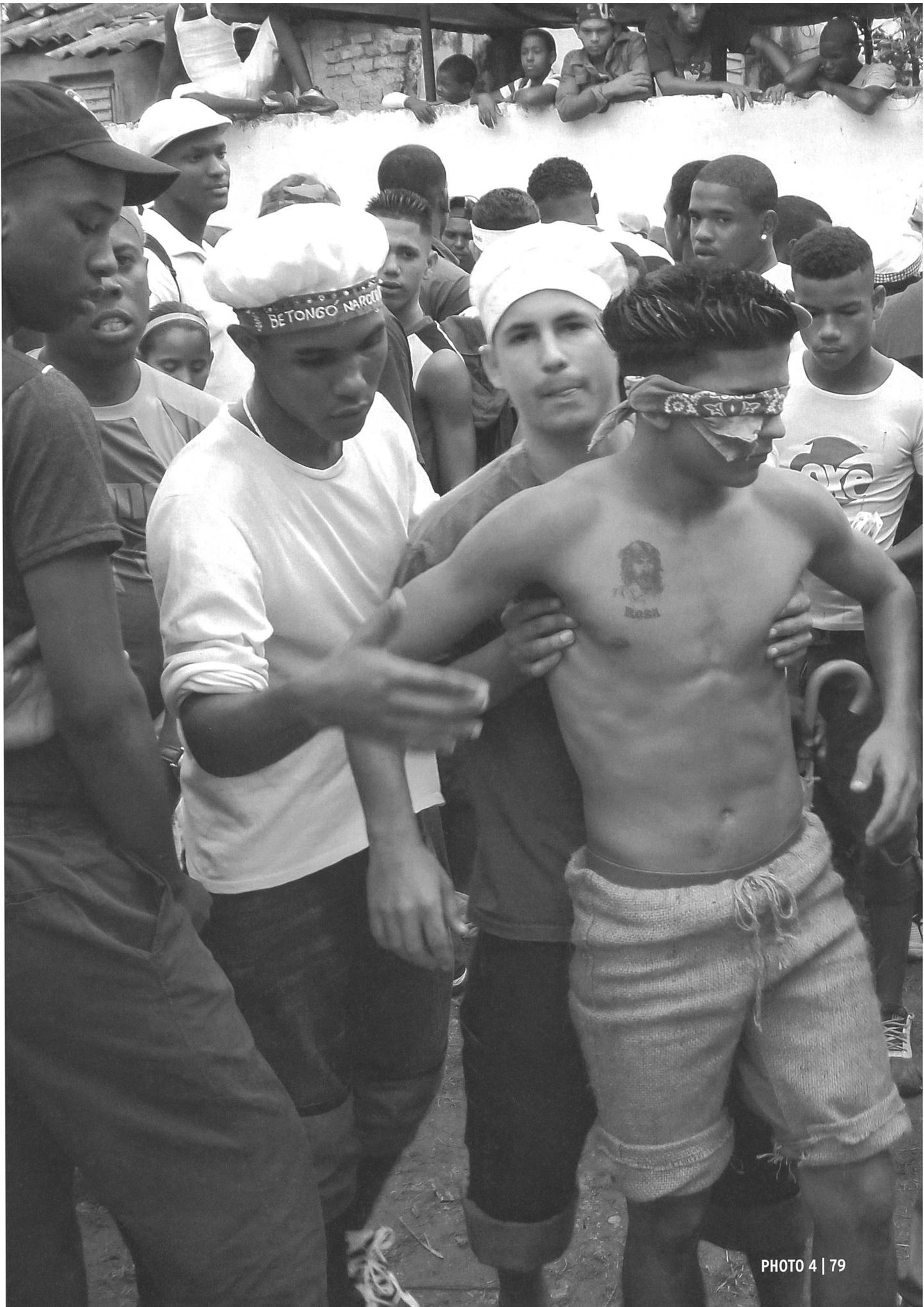
⁶ C'est-à-dire inspiré du culte à mystères, de nature ésotérique, effectué dans le temple de Déméter à Eleusis en Grèce.

⁷ L'*ambiente* désigne un mode de vie urbain caractérisé par un goût démesuré de la fête, des bagarres fréquentes et sans réel motif et un besoin de se faire respecter par la peur et la crainte que l'on inspire.



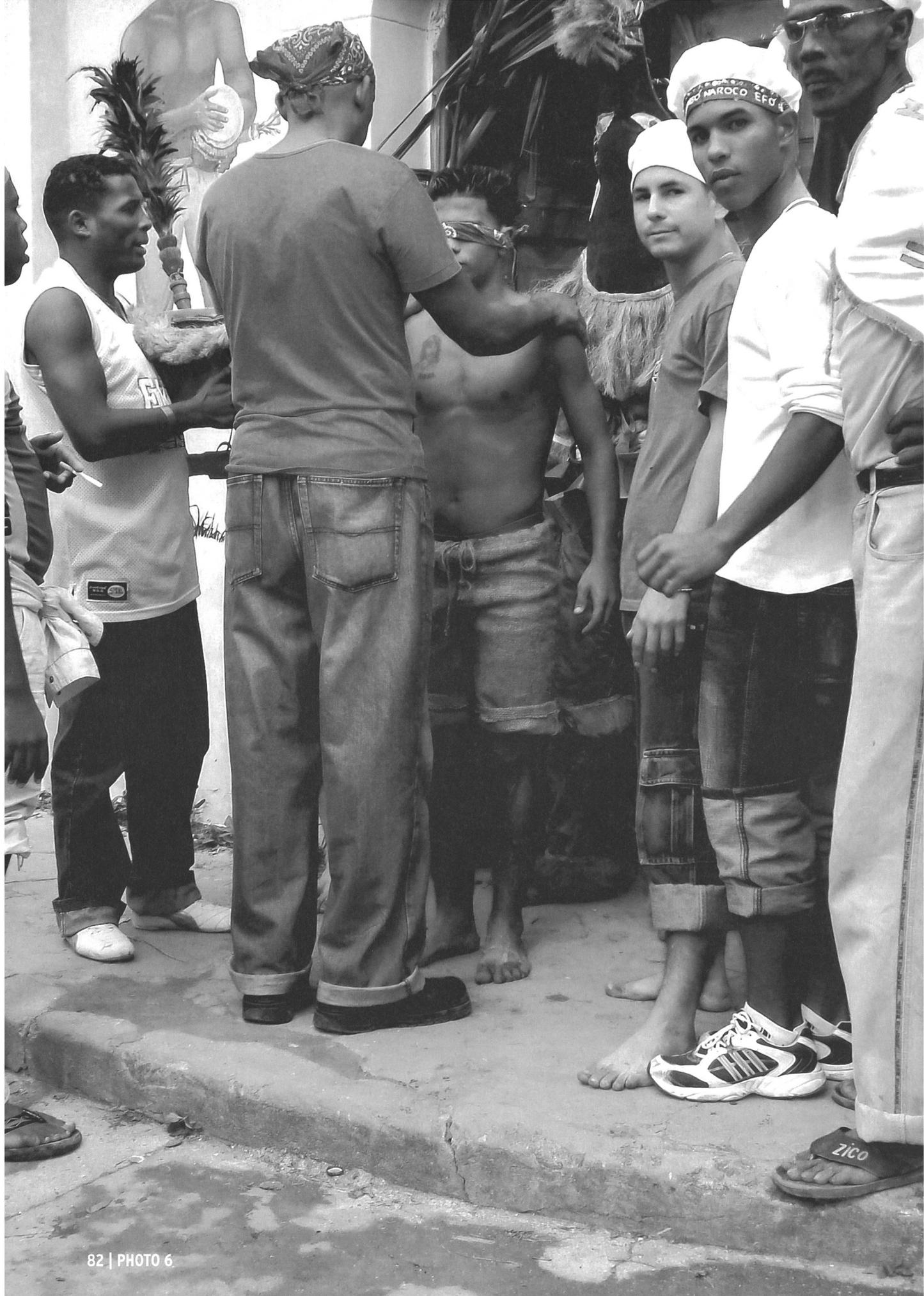


















abakuá en soi, elle devient celle des initiés qui acquièrent à ce moment précis du prestige, du capital social et symbolique. Au final, ni la beauté du rituel, ni le mode de fonctionnement de la société secrète *abakuá* et son corpus mythique ne sont les causes du succès grandissant des initiations et de la perpétuation de ce culte depuis le début du XIX^e siècle. Ce sont les individus eux-mêmes qui en sont le moteur et qui lui donnent corps. Le *plante* condense les attentes des uns et des autres puisqu'il consacre des néophytes après une année de mise à l'épreuve et qu'il permet aux autres de régler leurs conflits – l'image capture momentanément une sociabilité en mouvement. Au-delà de la beauté des danses et des costumes (photo 5), le

sens profond de cette initiation trouve son interprétation dans l'ambiance particulière des patios *abakuás*, au cœur des échanges verbaux et corporels entre initiés. Il me semble essentiel de réinscrire ces pratiques dans le quotidien de la Période spéciale⁸ à Cuba, dans le milieu qui les a vues naître et se développer, c'est-à-dire dans les espaces tant physiques que sociaux de la marginalité, dans les quartiers périphériques du cadre urbain havanais. La société secrète *abakuá* est un espace de résistance, bien au-delà d'un contre-pouvoir politique, elle propose une esthétique et une mise en scène de soi aux antipodes des canons étatiques, elle donne du sens aux sociabilités masculines et les sacralise.

BIBLIOGRAPHIE

BROWN H. David

2003. *The Light Inside: Abakuá Society Arts and Cuban Cultural History*. Washington: Smithsonian Institution.

CABRERA Lydia

1958. *La sociedad secreta abakuá narrada por viejos adeptos*. La Habana: Ediciones C.R.

DESCHAMPS-CHAPEAUX Pedro

1974. *Contribución a la Historia de la gente sin historia*. La Habana: Editorial de ciencias sociales.

MILLER Ivor

2009. *Voice of the Leopard. African Secret Societies and Cuba*. Jackson: University of Mississippi Press.

ORTIZ Fernando

1950. «El origen de la tragedia y los ñañigos». *Bohemia* 42: 42-50.

1975 (1946). *El engaño de las razas*. La Habana: Editorial de ciencias sociales.

AUTEURE

Géraldine Morel-Baró est doctorante en anthropologie et assistante à l'Université de Neuchâtel. Depuis 1999, elle a effectué plusieurs séjours de terrain à Cuba et étudie depuis 2005 la construction de la masculinité et les enjeux de pouvoir au sein de la société secrète *abakuá* à la Havane ainsi que ses liens avec le gouvernement révolutionnaire.

Institut d'ethnologie, Rue St-Nicolas 4, 2000 Neuchâtel
geraldine.morel-baro@unine.ch

⁸ Décrétée par Fidel Castro en 1991, la «Période spéciale en temps de paix» fait écho au démantèlement de l'Union soviétique et aux conséquences socio-économiques que cela a engendré pour Cuba.